

rien de plus facile que de faire justice d'une accusation non moins fausse qu'absurde.

EMILE. — Des preuves, des preuves ! mon cher... je le sais, de la déclamation, il est toujours assez facile d'en faire.

ALBERT. — Attention ! mon cher Emile ; on se repent toujours tôt ou tard, d'être inconsidéré dans ses paroles.

EMILE. — A moi d'y voir. Au reste, tout me rassure ; je ne crains rien.

ALBERT. — Tout d'abord, mon cher, voudrais-tu bien me dire, quel est, à ton avis, le but principal de l'éducation ?

EMILE. — Certes ! je t'avouerai que j'étais à cent lieues de m'attendre à pareille question. Cependant, je ferai preuve de bonne volonté. J'essaierai d'y répondre de mon mieux. *Ni fallor*, l'éducation doit avoir pour objet principal et immédiat, le développement et la formation parfaitement équilibrés de toutes ces nobles et précieuses facultés dont Dieu a doué l'homme. En d'autres termes, elle doit fortifier et féconder l'intelligence de l'élève, élever son esprit et son caractère à la hauteur des fonctions qu'il sera appelé à exercer plus tard, et par-dessus tout, diriger sa volonté, lui imprimer de graves et fortes habitudes, en sorte qu'elle règne toujours en souveraine sur toutes les autres facultés, ses tributaires et ses vassales. Voilà, je crois, du moins en substance, la doctrine des auteurs les plus compétents sur le point en question ; mais...

ALBERT. — On conçoit facilement, mon cher Emile, qu'après avoir outré les choses comme tu l'as fait jusqu'ici, je ne pouvais guère être préparé à attendre une réponse aussi judicieuse.

ERNEST. — Preuve de plus, qu'on peut, sans cultiver les muses latines, avoir un esprit juste, des notions précises et même de l'érudition.

ALBERT. — En vérité, mon cher Ernest, il ne faut pas causer longtemps avec toi pour trouver ta logique en défaut.

ARTHUR. — Qu'en dis-tu ? Ernest. N'est-ce pas que notre ami Albert n'y va pas toujours de main morte ? même avec ses plus intimes.

ERNEST. — Pas assez, peut-être... aussi, mon cher Albert, je te demanderai quelques explications à propos de tes dernières paroles.

ALBERT. — Mais, mon pauvre Ernest, quelles explications pourrai-je te donner ? Si, les compliments à la glace ne sont pas de ton goût, pourquoi alors les provoquer ? Sois de bonne foi, de ce qu'on peut, sans être favorable aux muses latines, avoir néanmoins un esprit juste, des notions précises sur une foule de choses et même de l'érudition, est-ce là, je te le demande, une preuve péremptoire que leur culture soit tout à fait inutile ?... est-ce là raisonner conformément aux règles de la bonne logique ?

ERNEST. — De la bonne logique, de la bonne logique ; mais, mon cher, tu n'es pourtant pas sans savoir comme moi, que je ne puis espérer faire sa connaissance avant d'être en Philosophie ? Par conséquent...

ALBERT. — Par conséquent, avant de te mêler de discussion, je te prierais d'attendre...

ERNEST. — Et d'attendre quoi ?...

ALBERT. — Que tu aies appris à penser.

ERNEST. — Merci du compliment.

ALBERT. — Après tout, il faut bien donner à chacun la monnaie qui lui revient.

ARTHUR. — C'est justice. Ainsi, mon cher Ernest, tu dois être satisfait maintenant.

ERNEST. — Diantre ! il faudrait alors que je fusse par trop peu exigeant !

ARTHUR. — Du moins, tâche de profiter de la leçon, à l'avenir : elle te coûte assez cher, ce me semble.

ERNEST. — Quoi qu'il en soit, cette leçon ne saurait valoir que pour un acompte. Par conséquent, sache, mon cher Albert, que tu restes notre débiteur.

ALBERT. — Comment cela ?

ERNEST. — Eh bien, oui, pour quelqu'un qui se targue de donner à chacun la monnaie qui lui revient, je trouve que tu as été d'une réserve excessive au sujet de la magnifique réponse d'Emile sur le but de l'éducation.

ALBERT. — C'est bien possible ; mais, comme il est toujours temps de combler la mesure, j'ajouterai que le vicomte de Bonald, le judicieux Joubert, M. Guizot, de Maistre et Balmès n'auraient pas été plus exacts ni plus orthodoxes, si je les eusse consultés sur le même point.

EMILE. — Allons ! mon cher Albert, je te fais grâce de tes compliments. Tout cela n'est qu'une vaine fumée.

ERNEST. — Mais qu'importe ?... pourvu que cette fumée sente bon... et surtout pour notre thèse ?

ARTHUR. — C'est ce dont je doute fort.

EMILE. — En tout cas, mon cher Albert, tes compliments pourraient bien n'être pas sans repentance ; car, remarque, si l'on m'en eût laissé le temps tout à l'heure, j'allais juste ajouter que...

ARTHUR. — Quoi ! je t'aurais donc interrompu ?...

EMILE. — Eh ! oui.

ARTHUR. — Oh ! alors, mille pardons.

EMILE. — Heureusement que je ne m'offense pas pour si peu.

ARTHUR. — Si tu veux... cependant les règles les plus élémentaires de la bienséance sont là...

ALBERT. — Et, mon cher Emile, tu connais le vieux proverbe : vaut mieux tard que jamais ; que voulais-tu donc ajouter ?...

EMILE. — Que nulle part, je n'avais vu que l'éducation consistât à savoir faire des vers